


Jusqu'à ce que mot s'ensuive

ROGER-POL DROIT

Si je n'avais plus qu'une heure à vivre  Jacob, 110 pp., 12,90 €.

Que feriez-vous si vous n'aviez plus qu'une heure à vivre ? Certes, peu de situations concrètes correspondent à cet exercice :

Socrate quand il a bu la ciguë ou le prisonnier texan dans le couloir de la mort après le rejet de sa dernière grâce... Il n'empêche, qui n'a jamais joué à ce jeu ? L'auteur nous dit en tout cas s'y être livré, lui, de façon impérieuse ; il n'a pas vu venir le projet qui s'est emparé de lui presque à son corps défendant. C'est d'ailleurs ce qui fait l'intérêt de ce petit livre à l'écriture spontanée, hachée, poétique, associative, bref tout sauf académique.

Quel est ce jeu plus sérieux qu'il n'en a l'air ? On s'y met au moment où il n'y a plus d'avenir, quand le passé devient obsolète. Quand est finie l'heureuse ignorance qui permettait de jouer avec des possibles, de supputer des chances de... Quand tout cela est clos. Va-t-on voir alors défiler sa vie comme dans le cauchemar de celui qui tombe au fond d'un ravin ou, comme dans la nouvelle d'Edgar Poe, de l'homme attaché au fond d'un puits qui voit descendre la faux prête à lui trancher la gorge ?

«**Piètre ruse**». Dès la page 36, vous aurez la réponse de Roger-Pol Droit. Il ferait la seule chose qu'il dit avoir su faire à peu près : «*J'écrivais/une heure à peine/mais libre, autant que faire se peut/sans que qui que ce soit me demande si*

c'est philosophie ou autre chose, poésie ou genre différent. » La mise en page est importante, elle reflète la liberté de l'écriture de l'auteur. On suit avec plaisir les méandres ludiques de quelqu'un qui sait en effet de quoi il parle...

En cas d'urgence – une heure à vivre –, l'auteur a choisi «*l'écriture comme ruse contre la mort, piètre ruse, limitée, presque infime, pitoyable peut-être, en son genre, mais loin d'être inefficace ou tout à fait impuissante*». Et ça marche, non que la mort soit vaincue, mais elle est contournée, partiellement déjouée comme dans la métaphore de Rabelais des «*paroles gelées*» où «*les mots se trouvent figés, hors du temps, pris dans une sorte de glace, sortis du flux temporel*». «*L'écriture conserve n'importe quoi, graffitis, obscénités, notes de blanchisseuse, archives impériales, décomptes de troupeaux*»; mais aussi, «*elle conserve la poussière des instants, éternise les microfibrilles du temps, [...] elle soustrait longuement un microfait à la décrépitude, la corruption, le vieillissement, à tout ce qui transforme et métamorphose*».

Affaire d'ADN. Écrire, d'accord, on prend bonne note. Mais surgit alors une autre question : quoi transmettre ? Ce n'est pas seulement une affaire d'ADN. Pour nous qui vivons par les mots, les représentations, les signes et les pensées, il est inévitable que la mort exige l'écriture et la transmission d'idées. Roger-Pol Droit livre ici son propre vade-mecum : après des philosophes sceptiques, jusqu'à Michel Foucault en passant par David Hume et d'autres, il se situe dans la lignée de ceux

qui doutent, qui vivent avec cette conscience que l'ignorance est l'horizon de notre condition humaine. Suivent quelques belles pages qui se terminent ainsi : «*Si je n'avais plus qu'une heure à vivre, je hurlerais, comme ce résistant avant que les balles nazies l'atteignent : "Vive les seins des femmes !"*» (quid de ce que pourrait préférer une femme ?) Mais on a compris, l'amour est pour l'auteur la seule chose au monde qui vaille. Freud n'est pas loin, lui qui a fait d'Eros et Thanatos les puissances en lutte, dans l'économie du psychisme comme dans l'histoire de la civilisation.

Quand on arrive au bout, que l'échéance est fixée, chacun va vivre une situation la plus étrange qui soit : mourir pour la première et dernière fois, sans savoir de quoi il va s'agir. L'auteur ici s'enflamme : «*Ils me font rire, les philosophes, avec cet absurde et vieux projet, d'"apprendre à mourir" [...]. La mort ne s'apprend pas, ne peut être en aucun sens, d'aucune façon, objet d'un entraînement quelconque.*»

Il ne lui reste juste – c'est là son jeu, tout du moins – que le temps de rédiger lui-même sa nécrologie (ce qu'il regrette, dit-il, mais il n'a pas confiance dans les journaux !). Mis par lui-même en demeure de griffonner son épitaphe «*qu'il voudrait digne de ses hauts faits, capable de dire la vie d'un homme qui sut frayer sa voie au milieu des hasards, jouer de son intuition, transformer les aléas en doctrine et les pépins en semence*» (belle lucidité dans l'exercice de l'autodérision), il ne lui déplairait pas que soit inscrite cette épitaphe : «*Il savait choisir les melons.*»

GENEVÈVE DELAISI DE PARSEVAL